L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 72 RUE DU CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 28 AVRIL

CHRONIQUE MUSICALE.

La journée de lundi a commencé par un de ces violents orages, qui sont le privilège des pays tropicaux ; et, jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, le temps est resté pluvieux.

A Paris, où, on vous parlent, quand il pleut, les théâtres regorgent de monde, à la Nouvelle-Orléans, c'est l'inverse. Le plancher-vache va-t-il tomber ? le cintre de l'Opéra peut fermer ses bureaux.

Il a fallu, lundi dernier, conjurer la malvoulue fortune, l'entraîté exceptionnel offert au public par la bénéfice de Mme Durand. Malgré le temps, en dépit d'un apostolat qui, loin d'avoir le mérite de la nouveauté, était composé des fragments de pièces ayant para maintes fois sur les affiches, le public est venu en foule, pour donner à la chanteuse bénéficiaire une preuve de son sympathique.

Le recette a balancé celles des plus fréquentées soirées de la saison, à l'exception de trois grands opéras, et c'est de bien au-dessus de celles faites même par certaines nouveautés.

Les parties de la salle que fréquente la société distinguée de la ville, offraient au spectateur un coup d'œil séduisant. Dans les loges d'avant-scène, de premières, de parquet, jusqu'aux secondes, les toilettes rivalisaient d'élégance et de richesse. On se sentait à un rendez-vous de bonne compagnie.

Mme Durand a fait son entrée dans le premier acte de *Roméo et Juliette*, (le Bal au Palais Capulette). A peine a-t-elle paru sur la scène, les bravos ont éclaté et les fleurs ont plu à des pieds. De magnifiques corbeilles de fleurs, véritables chefs-d'œuvre d'élégance, ont été offertes à la belle artiste, qui a reçu aussi en témoignage de l'adulation des habitués de l'Opéra, plusieurs présents de grand prix. Les mêmes manifestations sympathiques se sont renouvelées à l'acte du jardin de *Faust*; et, comme, après l'*Air des Bijoux*, Marguerite est seule en scène, l'orchestre a dû s'arrêter, plusieurs minutes, afin de donner à Mme Durand le temps de ramasser les bouquets et les gerbes de fleurs qui ont littéralement plu sur le théâtre. Il en a été de même au troisième acte de *Lucie*.

Ces témoignages éclatants d'admiration à l'artiste, dont le talent est si bien fait pour captiver l'admiration ; en même temps, ils étaient un hommage rendu à la femme, dont la haute distinction inspire à ses amis les sentiments d'une respectueuse estime.

Le succès artistique de la soirée n'a pas été moins grand. La charmante bénéficiaire et M. Delabranche, qui a chanté avec éclat les deux premiers actes de *Roméo* et celui de *Faust*, ont été plusieurs fois rappelés dans le courant de la soirée.

L'*Etoile du Nord* vient de fournir une série de belles représentations, grâce à l'excellence de l'exécution d'ensemble, et au talent des ses principaux interprètes, Mmes Nadi, et Dumestre, MM. Coulon, Périé et Blum.

Ainsi l'Opéra clôt dignement sa saison ; et la fin de celle-ci en justifie les prémisses.

Quel sera le sort d'une institution si bien faite pour intéresser le public tout entier ? Rien n'est encore résolu au moment où nous écrivons. Il y a dans l'air beaucoup de projets, de plans. On parle de ci, de cela. Chacun dit son mot, et donne son avis ; l'on bavarde tant et plus. Mais de solution définitive, pas encore. Jusqu'ici, des mots: *Words! Words! Words!* Il serait grand temps, en vérité, que l'on arrivât à une conclusion pratique.

La *Chronique des Théâtres* du *Figaro* raconte le fait suivant :

"Qui écrira jamais les tortures morales et les horribles épreuves de la vie des comédiens ?

Un fait entre mille.

Barrelli, le jeune trial de l'Opéra-Comique, était marié; il adorait sa femme; mais depuis six mois, il la disputait à l'inévitable phthisie qui avait frappé à la porte de ce charmant ménage.

Dimanche, à cinq heures, le docteur avait fait prévoir l'issue qui tout était fini. Barrelli devait le soir : il était trop tard pour faire changer le spectacle. Par de douleur, il chercha en vain le moyen de sortir de cette épouvantable situation.

Le mourante a tout compris; elle retrouve pour un instant sa raison et son énergie.

— Va, lui dit-elle; mais reviens vite.

Le malheureux part ; il pousse ; non, il saute sur son fiacre. A neuf heures il est chez lui, et dix minutes après, sa femme expire dans ses bras : elle l'avait attendu."

Parmi les grands succès de la saison, à Paris, figurent au premier rang les séances données dans la Salle du Conservatoire, par MM. Alard et Franchomme avec le concours de plusieurs célébrités artistiques.

" A propos de ces séances, dit le *Figaro*, voici un mot de madame Carvalho :

Dimanche dernier, après avoir charmé et enthousiasmé ses auditeurs dans l'adorable de la *Flûte enchantée*, la célèbre prima donna, s'inclinant sous des bravos sans fin, dit à son voisine :

— Mais on payerait pour chanter devant un pareil auditoire ! . . . "

Encore quelques coups de ciseaux dans les journaux de Paris :

Une lettre bien drôle.

Elle est adressée par un figurant du *Roi l'ardite* au régisseur de la Gaîté :

"Monsieur le régisseur,

"Je vous prévens que je ne pourrai pas faire mon service ce soir. Un de mes amis m'a donné des places ; je vais voir la pièce dans la salle.

"A . . . "

A Vienne, la *Belle Hélène* approche de sa 300e représentation.

Dans la même ville, une cantatrice de l'Opéra, mademoiselle Gindèle, vient traduire devant les tribunaux le ténor Neumann, qui, en scène, s'est permis de l'embrasser sur la bouche.

Les cinquante premières représentations de *Rabagas*, pièce nouvelle de V. Sardou, ont produit une somme de 252,000 francs. Elle fait une moyenne de 4,650 fr. 98 centimes par représentation.

Le prince Pentatowski vit à Londres, où il donne des leçons de musique.

Un opéra nouveau, de lui, sera représenté cette saison à Covent-Garden, et le principal rôle en sera créé par la Patti.

Prince et marquise, on se doit des égards.

Un autre grand seigneur, le prince de Sayn-Wittenstein, vient de débuter sur le théâtre Wallner, à Berlin.

Le prince chante les ténors.

Mais il cache son titre et son nom sous le pseudonyme plébéien d'Arnold Walden.

Après avoir remporté de vifs succès à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, dans le rôle de *Zel* *magnéd*, de Verdi, Mlle Marie Roze va partir pour l'Angleterre, où elle est engagée par M. Mapleson pour trois ans, à raison de 6,000 francs par mois la première année, 7,000 francs la seconde, et 8,000 francs la troisième.

En présence de cette pluie d'or, Mlle Marie Roze ne regrette sans doute pas le temps où elle émargeait à l'Opéra-Comique des appointements beaucoup moins fastueux.

Un mot avant de terminer cet article.

Depuis quelque temps, le chroniqueur musical de l'*Abeille*, a l'honneur de marcher, suivi — à distance — par une bande de roquets qui jappent à perdre haleine.

Ne dis, à l'honneur : car, dans ma pensée, la haine des méchantes gens, et l'envie des sots sont le plus flatteur des hommages.

La fête a été complète. Au début, une série d'écrits anonymes, dans lesquels la laideté le disputait à la bêtise, le tout avec aussi peu d'orthographe que possible : en somme de misérables *factums* que je ne qualinerai pas, de peur de salir ma plume.

Après cette *ouverture* magistrale, *andante* de racontars idiots, *cacatiar* de propos inoptes, et *grand air* d'insultes, avec variations dans tous les tons majeur et mineurs. Bref une partition complète.

Notez que de cette belle musique, il n'est à peine venu aux oreilles, par ci par là, quelques sons répétés par les échos. Mais des amis m'ont communiqué le programme *in extenso*.

Un écrivain qui se respecte lui-même et a le sentiment de la dignité littéraire, ne s'émeut pas de quelques injures anonymes. Il continue droit son chemin.

Mais à force d'entendre japper sur ses talons, on finit par se sentir les nerfs agacés.

Tai, si quelque galant homme, fouvoyé par mégarde en cette compagnie, venait franchement à moi, les choses se passeraient comme il convient entre gens bien nés et qui savent le monde. J'aimerais beaucoup mieux cela.

X.

P. S. — Aujourd'hui, dimanche, dernière représentation de *Mignon*, avec Mme Dumestre et Naddi, MM. Blum, Périé, Jourdan et Dubosc. C'est une occasion rare que les habitués du dimanche-bas voudront pas laisser échapper.

Demain, lundi, *Le Prophète*.

PIANOS. PIANOS.—On verra dans une annonce insérée plus loin que MM. Zorn et Bremer, rue du Canal 176, entre les rues Baronne et Dryades, viennent de recevoir un assortiment complet de pianos de Pleyel, qu'ils offrent à des prix réduits. On connaît la supériorité de ces instruments qui résistent si bien à l'action de notre climat. La même maison a sous beaucoup de pianos venant d'autres manufactures.

☞ On ne peut songer à acheter un machine à coudre, sans faire un examen attentif de la machine "Domestic," 102 rue du Canal, chez M. S. Medrecks.

LA NOUVELLE FONTAINE.

Quand tant d'autres grandes villes des Amériques ont dépensé pour leur bien-être et leur agrément des sommes considérables, la Nouvelle-Orléans, pour ne parler que de la ville, n'a rien fait pour elle. Il n'est personne qui ne sache que les Sénateurs de Jackson, le jour où ils ont voulu doter la ville d'une fontaine, n'aient trouvé moyen de la placer à l'endroit le plus obscur qu'ils aient pu trouver, et de la faire si petite, si mesquine, que personne ne s'en doute.

Mais, si les Sénateurs de Jackson ont fait preuve de mauvaise volonté, ils ont montré, en cela, que leur mauvaise volonté n'a pas été stérile, puisque, grâce à eux, la Nouvelle-Orléans possède une fontaine, qui, quoique petite, quoique mesquine, quoique placée dans un endroit obscur, fonctionne, et, par conséquent, rend service à la ville.

Mais, si les Sénateurs de Jackson ont fait quelque chose pour la ville, ils ont, en cela, agi sans consulter les intérêts de la ville, sans consulter les intérêts de la ville, sans consulter les intérêts de la ville,